

# MARAT SPECIALISTE

DES

MALADIES VENERIENNES

---

« AN ESSAY ON GLEETS »

(Londres 1775)

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

**Le Docteur J. PAYENNEVILLE**

Médecin des Hôpitaux de Rouen

ROUEN

IMPRIMERIE LECERF FILS

1912

UN  
ESSAI  
SUR  
LA BLENNORRHEE

DANS LE QUEL

On fait remarquer ce qu'a de DEFECTUEUX  
la METHODE ACTUELLE de traiter  
les Maladies de l'Urèthre

ET

où on indique le MOYEN CERTAIN  
de les GUERIR

Par J.P. MARAT, M.D.

LONDRES

Imprimé pour W. NICOLL, in St. Paul's Church-Yard  
et J. WILLIAMS, in Fleet-street

[Prix un schilling, broché]

*A la Vénérable assemblée des CHIRURGIENS  
de LONDRES*

MESSIEURS,

Depuis longtemps, à *Londres* et à *Paris*, les Chirurgiens se sont réservé le traitement des Maladies Vénériennes, et les Médecins l'ont généralement dédaigné.

Je ne puis concevoir ce qui fait du traitement de ces maladies votre exclusive prérogative, puisque dans la plupart des cas, l'organisme tout entier est atteint, et que très rarement l'intervention d'un chirurgien est nécessaire. Mais comme l'habitude fait loi, je ne prétends pas remonter le courant, et je me contente de vous présenter la méthode la plus efficace pour soigner la blennorrhée. C'est une méthode que j'ai tout d'abord découverte, en réfléchissant à l'état déplorable dans lequel se trouvait un de mes amis intimes, et que j'ai ensuite introduit dans la pratique de mon entourage ; je l'ai d'ailleurs toujours employée depuis avec succès.

Un homme guidé par le seul intérêt aurait préféré sans nul doute en garder le secret ; mais un esprit généreux est au-dessus de tels procédés mercantiles.

Vouloir le bien de la société n'est-il pas le devoir de tous ses membres ? D'ailleurs, quel plaisir extrême, n'est-ce pas, pour un cœur compatissant, de diminuer autant que possible le nombre de ces malheureuses victimes, qui, sans espoir de secours, éprouvent les maux si nombreux auxquels la nature humaine est sujette. Aussi, non content de soulager les malades qui ont recours à moi, je voudrais, grâce à votre appui, en soulager encore bien davantage. Heureux si, à ce point de vue, le fruit de mes efforts n'est pas perdu.

MESSIEURS,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

J.P. MARAT

Church street soho,

Nov 21 1775

UN  
ESSAI  
SUR  
LA BLENNORRHEE, &c.

J'ENTRE dans mon sujet sans préambule. Une blennorrhée, du fait du manque d'habileté de ceux qui ont la prétention de guérir les maladies vénériennes, est trop souvent le funeste reliquat<sup>1</sup> d'une blennorrhagie aiguë.

L'écoulement est toujours plus ou moins coloré, d'une teinte souvent verte, plus souvent jaune pâle, et quelquefois brun foncé, à cause d'une petite quantité de sang qui s'y trouve mélangée.

Le pus écoulé vient des glandes ulcérées de la tunique interne de l'urèthre ; mais quand l'écoulement augmente tout d'un coup, c'est qu'il provient toujours, soit d'une inflammation de la tunique musculaire, comme il arrive quand on a abusé de la bouteille, ou profité trop librement du commerce avec des femmes, soit d'un épaissement des

---

<sup>1</sup> Si cet essai est accueilli favorablement, je présenterai au public une nouvelle méthode de guérir radicalement la blennorrhagie en très peu de temps

humeurs<sup>2</sup>, causé par l'évaporation de l'air intérieur, comme cela se voit au printemps et à l'automne, deux saisons pendant lesquelles l'air atmosphérique étant moins élastique, oppose une moins grande résistance à l'action de l'air interne.

Autrefois, l'écoulement était attribué à un relâchement des tissus malades ; c'est une opinion encore accréditée aujourd'hui auprès des ignorants ; mais en introduisant une sonde dans l'urèthre, tout le monde peut se convaincre qu'il est uniquement causé par des ulcérations. Daran qui, le premier, fit cette découverte, essaya de guérir la blennorrhée en se servant de bougies suppuratives. Sa méthode fut bientôt adoptée comme étant la plus rationnelle, et depuis ce temps là, elle fut appliquée par les meilleurs praticiens. Il est incontestable qu'elle réussit dans beaucoup de cas ; mais, cependant, dans beaucoup d'autres, appliquée par Daran lui-même, elle échoua.

Pendant longtemps, j'avais vu employer ces bougies pour guérir la blennorrhée ; mais tout en les trouvant fréquemment inefficaces, et comme ce n'était pas ma spécialité de soigner les maladies vénériennes, je n'avais pas porté grande attention à cette méthode. Je fus cependant amené par pur hasard dans la suite, à m'occuper plus particulièrement de ce sujet, comme je vais maintenant le raconter, avec la permission du lecteur.

---

<sup>2</sup> Une preuve de cela, c'est que dans ces cas l'écoulement s'accompagne toujours d'une sensation de chaleur qui n'est pas sentie dans d'autres cas.

Faisant visite un matin chez un de mes amis intimes à Paris, je le trouvai plongé dans le plus profond marasme. Comme je lui en demandais la cause, il me dit qu'ayant été très longtemps entre les mains de Daran pour le traitement d'une blennorrhée, il avait cru à la fin qu'il était complètement guéri, quand, tout d'un coup, il avait été cruellement désillusionné. Sur ce, il me demanda de lui donner quelques conseils de ma compétence, sa situation étant extrêmement critique, car il était sur le point d'épouser une jeune femme d'un certain rang qu'il aimait, et il ne pouvait se faire à l'idée de s'engager tant qu'il serait dans une situation si pénible. Je lui dis alors tout ce qui me vint à l'esprit pour le consoler.

Aussitôt après l'avoir quitté, je ne pus m'empêcher de penser à sa triste position, et de chercher comment je pourrais bien l'en sortir. Le meilleur moyen qui s'offrait à moi était de le guérir.

Je pensai que la méthode suppurative était la seule à employer pour y arriver. N'ayant pas l'habitude d'adopter sans discussion une méthode dès qu'elle était prônée, et encore moins de la suivre aveuglément, je me renseignai sur les causes des échecs fréquents de cette pratique courante, et je fus bientôt fixé à ce sujet.

Après mûre réflexion, j'allai voir mon ami, et je lui proposai d'entreprendre sa guérison. Il accepta joyeusement. Le jour même il loua un appartement à côté du mien. Je commençai immédiatement son traitement, je le suivis de très près, et par une sup-

puration sagement conduite, il fut radicalement guéri en sept semaines.

Quelques mois après, deux de ses amis, abandonnés comme incurables par Daran, s'adressèrent à moi, réclamant mes soins, et tous deux furent guéris en onze semaines de temps. Mais ce n'est pas le moment d'énumérer les cures faites par ma méthode. C'est pourquoi je m'efforcerai de faire ressortir les défauts de la méthode actuelle, tant dans la préparation que dans l'usage des bougies pour guérir la blennorrhée, et j'indiquerai le meilleur moyen de perfectionner ce traitement de façon qu'il n'échoue jamais.

La méthode actuelle de traiter la blennorrhée est souvent inefficace, parce qu'elle est défectueuse.

Le premier défaut est la dureté de la matière suppurative avec laquelle sont faites les bougies. Ceci découle évidemment de la structure des parties malades. La tunique interne de l'urèthre, qui est toujours enflammée dans la blennorrhagie aiguë, l'est rarement dans la blennorrhée.

Les lésions de la blennorrhée siègent ordinairement dans la tunique glandulaire au-dessous de la musculaire ; l'abondance de la suppuration en est une preuve. Cette assertion est d'ailleurs contrôlée par la dissection. De la sorte, il est évident qu'une bougie ordinaire introduite dans l'urèthre, et agissant directement sur la tunique interne, ne peut produire qu'une suppuration insuffisante des parties ulcérées, et, par suite, est incapable d'amener la guérison.



S'il en est ainsi quand les ulcérations de la paroi glandulaire siègent au niveau des orifices lacunaires de la muqueuse, combien à plus forte raison en sera-t-il de même lorsque le virus destructeur aura pénétré plus profondément et produit une sorte de sinus, comme c'est toujours le cas dans les gonorrhées invétérées.

Un autre défaut des bougies ordinaires, c'est aussi le manque de graduation dans leur pouvoir suppuratif.

Cela est si bien connu, que les praticiens n'emploient qu'une sorte de bougies suppuratives faites avec un onguent à base de litharge et d'huile d'olives, alors que, afin de pouvoir régler convenablement la suppuration, les bougies devraient être plus ou moins suppuratives suivant les degrés de la maladie.

Après un usage prolongé des bougies suppuratives, les praticiens en emploient d'autres dessicatives, et cela a un moment où la suppuration est encore abondante. Mais il saute aux yeux de ceux qui ont la moindre notion des moyens employés par la nature pour produire la cicatrisation, qu'un tel passage brusque d'un remède, qui a un aussi grand pouvoir suppuratif, à un autre doué au contraire d'une action dessicative, ne peut jamais produire le résultat recherché. Après une violente suppuration entretenue ainsi pendant longtemps, loin de bourgeonner et de se cicatriser la cavité des ulcérations s'est élargie, et toutes les fibres environnantes ont perdu leur élasticité naturelle.

Ainsi les bougies dessicatives employées aussitôt après, étant toutes astringentes et n'agissant que sur les parties directement en contact avec elles, ne peuvent que rétracter et dessécher les bords des ulcérations, et par suite les indurer. L'écoulement se trouve alors arrêté pour quelque temps, mais il ne manque jamais de reparaître quand, pour une cause ou pour une autre, il se fait un peu de congestion.

L'usage des bougies ordinaires, telles qu'elles sont faites actuellement, est non seulement défectueux, mais encore irrationnel et nuisible.

Dans les bougies ordinaires, l'enduit suppuratif s'étend sur toute la surface. Or, n'est-il pas vraiment absurde, pour soigner quelques endroits ulcérés, d'appliquer le remède sur l'urèthre tout entier ? En faveur de cette façon de procéder, on allègue généralement que c'est seulement en donnant au médicament cette extension qu'on peut être sûr d'atteindre toutes les parties malades et d'agir sur elles ; mais, pourtant, on peut facilement déterminer le siège des lésions en introduisant doucement dans l'urèthre une sonde, et alors seulement, on doit appliquer le remède<sup>3</sup>.

Absurde est cette méthode, dis-je ; mais cela ne serait rien s'il n'y avait pas pire ; malgré tout, chaque praticien conserve l'habitude d'affirmer que ses bou-

---

<sup>3</sup> N'est-ce pas vraiment raisonner avec beaucoup de logique, et ne retrouve-t-on pas là l'idée directrice du traitement par les instillations de nitrate d'argent, méthode qui a eu et a encore tant de partisans ?

gies ne sont pas irritantes. Il est évident que, si vraiment elles n'étaient pas irritantes, elles ne pourraient rien faire, car on ne peut produire de suppuration sans inflammation.

Il est donc clair que l'application prolongée d'un remède irritant sur toute la paroi de l'urèthre doit être suivie de fâcheuses conséquences, telles que la rétractation et, quelque temps après, le relâchement de ses fibres. Combien n'ai-je pas entendu de malades se plaindre d'avoir à peu près perdu leur virilité à la suite d'un traitement par ces bougies, prolongé pendant quelques mois. Chez plusieurs d'entre eux, j'ai même vu les fibres de cette paroi tellement rétractées que la saillie des glandes avait disparu à l'intérieur, et cette rétractation était souvent accompagnée de douleurs atroces au moment des érections ; mais la plus fatale des conséquences résultant de l'emploi de cette méthode pour traiter la blennorrhée est une difficulté permanente pour uriner.

Les bougies dessicatives employées pour amener la cicatrisation des ulcères ne manquent jamais de sécher à l'excès les parties avec lesquelles elles sont en contact ; aussi produisent-elles une cicatrice trop dure. Il en résulte un rétrécissement plus ou moins serré de l'urèthre, qui diminue toujours le jet d'urine.

En faisant ressortir les défauts de cette manière de conduire la suppuration dans le but de guérir la blennorrhée, j'indique en quelque sorte la meilleure façon de faire ; mais comme cette méthode efficace employée pour soigner les malades présente un certain nombre de points importants à signaler, je préfère la décrire en entier.

Mon premier soin est d'examiner les parties malades. Je prends une bougie en cire blanche, rendue plus molle par l'addition d'une petite quantité de térébenthine. Je la fais arrondie et lisse à une de ses extrémités, que je trempe dans du mucilage de mauve des marais<sup>4</sup>, et, ensuite, je l'introduis doucement dans l'urèthre jusqu'à la vessie, notant avec soin les endroits où le malade accuse une douleur aiguë, et je considère ces endroits comme étant le siège de la maladie. Après m'être ainsi assuré de l'endroit exact où se trouvent les lésions, je prends une autre bougie semblable sur laquelle je marque les points correspondants aux ulcérations ; je répands, autour de ces points, une petite quantité de l'enduit suppuratif que je polis, en roulant la bougie entre mes doigts ; je lubrifie avec le mucilage de mauve des marais, et j'introduis alors cette bougie dans l'urèthre. Quand je juge que le remède est bien en contact avec les ulcérations, je recourbe l'extrémité extérieure de la bougie ; il n'y a besoin de rien de spécial pour la fixer : il suffit simplement de la pincer un peu.

L'onguent suppuratif dont je me sers d'abord est du diachylum à la gomme. Cet onguent est plus mou que celui qu'on emploie d'habitude, afin qu'étant dissous plus complètement par la chaleur du corps, il pénètre mieux dans la cavité des ulcérations.

---

<sup>4</sup> Je me sers de mucilage de mauve des marais à la place d'huile, parce qu'il n'empêche pas la cicatrisation des ulcérations, comme le font les substances huileuses.

Le temps pendant lequel je continue à faire usage de ce genre de bougies est proportionné à l'ancienneté de la maladie, et, pour en fixer la durée, il faut la perspicacité d'un habile praticien.

Les humeurs sécrétées au niveau des ulcérations sont caustiques ; elles vicient le sang et empêchent son assimilation à la substance des fibres ; et, outre cela, l'adhérence de ces humeurs à la surface des fibres les maintient dans un état de rigidité qui empêche leur extension. Aussi est-ce la première raison pour laquelle, en évacuant ces humeurs, la suppuration apparaît comme nécessaire. Il en est une seconde : la suppuration, en effet, ramollit les bords indurés des ulcérations et aide les fibres irritées à se débarrasser de ces fluides visqueux dont elles sont remplies.

Après m'être servi de diachylum à la gomme, je fais quatre fois par jour des injections avec une solution de sel ammoniac<sup>5</sup> dans de l'eau ordinaire, et je prescris de conserver l'injection dans l'urèthre pendant cinq minutes à chaque fois. Entre deux, je fais usage d'une substance légèrement suppurative, telle que «l'onguent de la Mer».<sup>6</sup>

Le temps pendant lequel on se sert de l'injec-

---

<sup>5</sup> Quoique la solution de sel ammoniac ait un pouvoir dissolvant sur les substances indurées, cependant elle n'attaque pas les parties saines.

<sup>6</sup> Cet onguent est à peine, pour ne pas dire pas du tout, connu en Angleterre. La formule de sa composition peut être trouvée dans le formulaire de Paris.

tion et de la substance suppurative est également proportionné à l'ancienneté de la maladie ; il doit être prolongé davantage si on a employé avant, quelque injection astringente, ou si, en passant la sonde, on a senti des indurations de l'urèthre.

Quand l'usage de cette première substance suppurative est interrompu, j'en emploie une autre avec :

Litharge (litharge dorée).	VI onces.
Huile d'olive.....	XII onces.
Cire jaune.....	IV drachmes.
Térébenthine de Venise...	II drachmes.
Bol d'Arménie.....	II drachmes

Chaque jour j'en diminue le pouvoir suppuratif en y mettant quelques gouttes de baume du Pérou, et je continue à l'employer jusqu'à ce que les ulcérations soient cicatrisées.

Pour guérir les blennorrhées légères, il faut généralement de 25 à 30 jours ; quant aux plus rebelles, leur traitement excède rarement dix semaines.

Mais, à ces remarques, je dois en ajouter un petit nombre d'autres tout à fait importantes.

Il y a des malades atteints de ces affections, qui sont d'un tempérament lymphatique, ou chez lesquels le virus vénérien a infecté tout le corps ; dans ce cas, il faut purifier les humeurs avant de chercher la guérison des ulcérations.

Si le sujet est d'un tempérament phlegmatique ou pléthorique, les ulcérations ont toujours du mal à se cicatrifier. On ordonnera alors de prendre tout le temps du traitement un drachme de

poudre d'écorce de quinquina dans un verre de vin rouge par jour.

Telle est ma méthode pour traiter les blennorrhées, et si dix années de pratique avec un succès constant peuvent être considérées comme un temps suffisant pour prouver son efficacité, je peux proposer ma méthode aux praticiens judicieux, et me vanter que tous ceux qui l'adopteront trouveront la plus grande satisfaction dans son emploi.

Parmi les nombreux exemples que je pourrais citer, pour montrer la supériorité de ma façon de faire sur toutes les autres, je me contenterai de rapporter les deux suivants :

En 1762, M. J. A. contracta une blennorrhagie aiguë à Naples. Là il consulta le fameux T\*\*\*. Ayant été pendant plusieurs mois entre ses mains sans en tirer aucun bénéfice, il alla à Rome, où l'appelaient des affaires importantes ; là encore, il fut traité pendant assez longtemps par un praticien réputé, mais sans plus de résultat.

De Rome il alla à Florence, où il reçut aussi les soins des meilleurs chirurgiens.

Il avait ainsi perdu deux années en essais infructueux, quand il vint à Paris, où il fut traité deux ans de suite par le célèbre Daran. Pendant cette période il subit une longue série de remèdes. L'écoulement fut bien arrêté quand on se servit des bougies dessicatives, mais il ne tarda pas à reparaître.

Il y a cependant un fait, qui doit paraître étrange à première vue, c'est que le retour de l'écoulement se faisait périodiquement. Il se déclarait chaque année au début du printemps et de l'automne.

De Paris, le malade revint à Londres, son lieu de résidence. Désirant se guérir, il s'adressa à un chirurgien éminent (qu'il ne serait pas impartial de nommer) qui, pendant dix-huit mois, le soigna avec beaucoup d'assiduité. Nombreux furent les remèdes employés pour vaincre l'écoulement. On essaya, entre autres, à nouveau la méthode suppurative, et par l'emploi des bougies dessicatives, l'écoulement fut encore une fois arrêté. La suppression de l'écoulement fut considérée comme une marque de guérison, et pour écarter dans l'esprit du malade le moindre doute à ce sujet, on lui conseilla de boire du punch abondamment. C'est ce qu'il fit ; mais l'essai ne fut pas plutôt terminé, que l'écoulement revint aussitôt avec une grande acuité.

Déçu par tant de rechutes, le malade était décidé à abandonner son sort à la seule Nature, et pendant un certain temps, il resta sur cette décision, jusqu'à ce que, entendant parler (par un ami) de quelques cures remarquables que j'avais opérées chez des malades se trouvant dans son cas, et ne voulant avoir rien à se reprocher à lui-même, il résolut de tenter cette dernière expérience.

Quand il s'adressa à moi<sup>7</sup>, son écoulement était précisément revenu ; il était d'un vert très foncé et très abondant, en même temps qu'il s'accompagnait de cuisson. L'érection de la verge entraînait des douleurs violentes, et la tunique musculaire de l'urèthre était tellement contracturée, que l'orifice des glandes

---

<sup>7</sup> En octobre 1769.



était rétracté en dedans. L'urine s'écoulait par un petit jet, lentement et difficilement. Quelquefois le malade éprouvait une espèce de rétention, et il ne pouvait arriver à uriner sans passer une bougie jusqu'au col de la vessie, une fois par jour.

Mon premier soin fut de relâcher les parties contracturées, et cela grâce à des injections adoucissantes ; au bout d'une semaine, les érections n'étaient plus du tout douloureuses, les orifices des glandes étaient à nouveau redevenus saillants, et la cuisson avait considérablement diminué.

Soupçonnant l'infection d'avoir atteint tout le système lymphatique, et comme le malade était d'un tempérament plutôt pléthorique, je lui fis prendre pendant quelque temps des breuvages sudorifiques.

Quand je pensai que ses humeurs étaient bien purifiées, j'employai les remèdes suppuratifs, comme je l'ai expliqué plus haut, et au bout de trois mois environ, les ulcérations furent cicatrisées.

Voilà maintenant près de cinq ans que ce malade se considère comme complètement guéri.

Depuis lors, la difficulté<sup>8</sup> d'uriner a été diminuée de jour en jour, et depuis dix-huit mois, il n'a plus besoin de se passer de bougie dans le col de la vessie.

Tel est le premier cas auquel je faisais allusion ;

---

<sup>8</sup> Quand la difficulté d'uriner, qui généralement accompagne la blennorrhée, vient de quelque autre cause que de l'irritation de l'urèthre, il faut, pour la faire disparaître, employer une méthode particulière.

le second est en quelque sorte plus extraordinaire.

M. J. G..., artiste célèbre<sup>9</sup>, ayant contracté une blennorrhagie aiguë à Milan, fut pendant plusieurs mois entre les mains d'un chirurgien de cette ville, et cela sans que son état ne s'améliorât. De Milan, il vint en Espagne, et là, pendant vingt-cinq ans, il fut soigné par tous ceux qui avaient quelque réputation dans l'art de guérir les maladies vénériennes.

Chacun des patriciens essaya d'abord tour à tour toutes sortes de remèdes, et finit témérairement par employer les astringents, afin de tarir l'écoulement et de pouvoir réclamer des honoraires.

L'écoulement disparut une fois onze mois, mais il reparut, sans cause apparente, plus violent que jamais, et depuis lors, jusqu'à ces dernières années, il se reproduisait chaque fois que le malade avait fait de trop abondantes libations.

Comme le siège du mal était la fosse naviculaire, l'urine sortait toujours assez librement ; mais le patient éprouvait tous les autres symptômes pénibles qui accompagnent habituellement la blennorrhée.

Ayant passé vingt-sept ans à se désoler, et étant abandonné comme incurable, le malade s'adressa à moi. Son affection était tellement invétérée, que je conçus quelque doute sur sa guérison. Je me lançai

---

<sup>9</sup> La discrétion est un des devoirs du médecin ; mais malgré le déplaisir que pourraient éprouver les malades en question à voir leur nom publié, ils ne refuseraient pas leur affirmation à l'appui de la vérité, si d'autres malades désiraient un entretien privé. Ils me l'ont promis d'ailleurs.

cependant dans un traitement raisonné et, à ma grande surprise, après des soins régulièrement suivis pendant onze semaines, mon malade se considéra lui-même comme entièrement guéri ; au surplus, depuis deux ans, il n'a constaté aucune rechute, *bien qu'il se soit adonné à la bouteille*. Et je puis affirmer hardiment que l'écoulement étant impossible à arrêter par la suppuration, les ulcérations sont certainement cicatrisées d'une façon définitive, quand pendant assez longtemps, elles n'ont donné lieu à aucun écoulement de pus.

Je conclurai en disant que, puisqu'une cure radicale a pu être obtenue dans ces deux cas, *il n'y a pas de blennorrhée incurable : et même qu'il n'y en a pas qui ne puisse être guérie facilement et rapidement si elle est traitée convenablement*.

FIN